

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

VOUS ÊTES TOUS DES FILS DE PUTE

NOTES DE CUISINE

AFTER SUN

suivi de

L'AVANTAGE AVEC LES ANIMAUX,
C'EST QU'ILS T'AIMENT SANS POSER DE QUESTIONS

FALLAIT RESTER CHEZ VOUS, TÊTES DE NŒUD

BORGES

L'HISTOIRE DE RONALD, LE CLOWN DE McDONALD'S

suivi de

J'AI ACHETÉ UNE PELLE CHEZ IKEA POUR CREUSER MA TOMBE

JARDINAGE HUMAIN

ROI LEAR

PROMETEO

AGAMEMNON

GOYA

JE PRÉFÈRE QUE CE SOIT GOYA QUI M'EMPÊCHE DE FERMER L'ŒIL
PLUTÔT QUE N'IMPORTE QUEL ENFOIRÉ

ET BALANCEZ MES CENDRES SUR MICKEY

suivi de

APPROCHE DE L'IDÉE DE MÉFIANCE

BLEUE. SAIGNANTE. À POINT. CARBONISÉE

RODRIGO GARCÍA

Jardinage humain

49 fragments

3 listes

18 dessins

Traduit de l'espagnol

par

CHRISTILLA VASSEROT

LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS

coédition

Théâtre national de Bretagne – Rennes

*Ce texte a été créé en espagnol le 9 janvier 2003
dans une mise en scène de l'auteur à Rennes au
Théâtre national de Bretagne (dir. F. Le Pillouër).*

Titre original
Jardinería humana

Tous les droits de représentation pour la langue française
sont aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

© 2003, 2007 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-048-7

49 fragments

Aujourd'hui j'ai les boules : j'ai pas fait gaffe au chien de toute la journée. J'étais occupé, alors j'ai failli oublier de le faire sortir pisser et de lui donner à manger. Je crois que je suis un mec bien, parce qu'au moins ça me fait de la peine de le traiter comme ça. La plupart des êtres humains font pareil avec leurs enfants et ils n'ont pas le moindre remords. Ils les déposent à la crèche ou à l'école à neuf heures du matin et ils les récupèrent à l'heure du dîner. Et ils les installent devant la télé. Et ils les mettent au lit. Et il n'arrive rien à personne.

Tu discutes entre amis, avec la musique à fond. Tu es pris dans la conversation. Tu la trouves même intelligente.

Jusqu'à ce que la musique s'arrête.

Alors personne ne supporte le silence : tout le monde se rend compte qu'il trahit de tristes vies vides. On dirait que tous ces gens ne peuvent s'exprimer autrement que sous la musique. Et quand vient le silence on se rend compte que personne n'avait rien d'important à raconter.

Et puis la musique reprend. Et avec elle les phrases en apparence malignes, vives, marrantes, à propos de banalités. En d'autres mots : on retourne au désert.

En y regardant de plus près, tous ces gens, pris un par un, n'avaient rien de pathétique, et leurs conversations n'avaient pas l'air si imbuables.

Mais un silence est un juge implacable. Et pour le briser, ou au moins le transpercer, il faut aiguïser les mots, qui sont ce que tu as de plus important sur toi.

Je fais confiance à tout le monde sauf à ceux qui ne s'étonnent de rien de ce que tu leur racontes ou de ce qu'ils voient.

Tu leur racontes une situation que tu as vécue, une chose balèze à tes yeux. Ça te fait plaisir d'en parler. Et eux ils te répondent mécaniquement : « Ah, ouiiii... Ça m'est arrivé il y a trois ans. »

Ou bien ils te racontent une anecdote soi-disant meilleure.

Ou si tu leur montres un truc qui te plaît vachement et que tu veux faire voir à d'autres, ils te disent que ce que tu as ils l'ont aussi, mais en mieux.

Ou qu'ils en ont trois pareils.

Et si c'est un vin, ils l'ont déjà goûté.

Et si c'est une position au lit, ils y ont déjà goûté.

C'est curieux : ils ne pensent même pas que chaque expérience est unique, ils n'imaginent pas un autre qu'eux dans une situation réelle.

Ils n'imaginent qu'eux. Ce qu'ils ont fait, eux. Ce qu'ils feraient, eux. Ce qu'ils sentiraient, eux.

Fait chier : je raconte une histoire et l'autre me fait dégager du centre de l'histoire pour s'y placer lui.

Il raconte la même histoire ou un truc dans le genre, mais avec lui au lieu de moi.

Voilà comment on traite les gens.

On prend n'importe qui et on le remplace, comme dans un match de foot, quand un joueur est épuisé et qu'on prend sa place.

Prendre une bière avec des gens qui, se croyant plus malins, ne prennent pas la peine de découvrir le visage des autres, ça me retourne.

Ma technique pour écrire est simple. D'abord je copie mot pour mot sur quelqu'un qui me plaît. Je transcris. Je laisse passer un an et avec le temps je crois que c'est moi qui l'ai écrit. J'oublie complètement que je l'avais copié. Plus tard je tombe sur un livre de cet auteur que j'avais copié mot pour mot et en le lisant je me dis : on s'entendrait bien, tous les deux !

Ronaldo Nazario de Lima touche 3 millions d'euros par an pour porter des vêtements Adidas aux couleurs du Real Madrid. Toi, par contre, si tu veux les mêmes chaussures, tu dois allonger 100 euros, voire 200 si c'est le « dernier modèle ». Soit douze fois leur valeur réelle. La main-d'œuvre bon marché, les enfants du Brésil par exemple, c'est ce qui permet de payer Ronaldo, la star du football brésilien, l'ex-enfant des favelas du Brésil, de le payer une fortune. Ronaldo est un attrape-nigaud. C'est lui qui te fait raquer 200 euros pour une paire de tennis qui valent en fait moins de 7 euros.

On peut apprendre à jouer au foot dans n'importe quel coin, mais on peut aussi apprendre à lire, à écrire et à penser dans n'importe quel coin.

On caresse le chien et pas moi. On donne à manger au chien et pas à moi. Dans la rue, une inconnue s'adresse au chien et pas à moi. On rigole avec le chien et pas avec moi. On se roule par terre dans le salon avec le chien et pas avec moi. On se demande si le chien n'a pas soif et moi je n'ai même pas droit à un putain de verre d'eau du robinet. On laisse passer d'abord le chien dans l'ascenseur et moi, personne ne me remarque. Qu'est-ce qu'il nous arrive, bordel ? On se fait tellement peur, de personne à personne, qu'on est incapable de se faire du bien instinctivement ?

Le chien pisse sur des mini-répliques de la tour Eiffel vendues par un Noir sur le pont en face de la vraie tour Eiffel. J'ai besoin de savoir ce que pense le chien de ce qu'il vient de faire. Quelle est sa tendance politique. Vient-il de pisser sur le symbole tour Eiffel, dressé à l'image d'une des premières puissances mondiales, ou au contraire a-t-il voulu niquer la marchandise de l'Africain, lui foutre le moral à zéro pour qu'il rentre dans son putain de pays ?

Si je n'arrive pas à savoir si mon chien est un humaniste ou un facho, comment vais-je le savoir d'un ami, étant donné que mon chien est toujours plus clair, prévisible et franc que le reste des gens que je connais.

Et on dit que le monde est devenu fou. Le monde, au moins notre partie du monde, est de plus en plus sensé. On élit des hommes politiques dont l'objectif principal est d'éloigner de nous la misère et le mal-être ; rejeter tout ça au loin, c'est-à-dire engendrer de la misère dans des coins reculés. On élit ces gens-là en toute conscience, parce qu'ils savent faire leur travail avec sérieux, diplomatie, politesse. Et ensuite on se plaint : on les critique, on manifeste même dans la rue.

Rejeter la misère loin de nous, engendrer plus de misère là où il y en avait déjà bien assez et ensuite nous mettre à pleurer. Pleurer de voir toute cette misère chez les autres. Ça a de la gueule. On confond les privilèges et les progrès pour l'humanité. On dit

que telle ou telle chose est un progrès pour l'humanité alors qu'en fait il s'agit d'un privilège à la portée de quelques-uns. On améliore les aliments, on trouve des remèdes aux maladies, la technologie et la science « font des pas de géant », mais toujours pour quelques-uns et au détriment de la majeure partie de la planète. Et ils ont le cran d'appeler ça des progrès pour l'humanité.

Avant on avait des villes. Maintenant on a des magasins.

Je marche dans la rue. Un type fait tomber une pièce par terre. Il la ramasse, il se la remet dans la poche et il poursuit son chemin. Ça a l'air naturel. Moi, par contre, je ne trouve rien de naturel dans cette situation. Si quelqu'un fait tomber de l'argent par terre, ce qui est naturel c'est de lui tomber dessus, lui flanquer un coup de coude sur la nuque, lui écraser le crâne, l'achever à coups de couteau et se tirer avec le fric, les mains pleines de sang, même si c'est juste pour 2 euros. Dit comme ça, sur une scène de théâtre, on dirait une pièce un peu folle et provocatrice. Mais si tu vas faire un tour à Caracas ou n'importe où en Argentine, au Brésil ou en Colombie, tu verras que c'est ce qu'il y a de plus normal au monde. Je commence à me méfier de la science-fiction...

Pendant qu'on tournait la vidéo de *La Pietà*, on nous a fait dégager du métro de Paris car quelqu'un s'était jeté sur les voies. On a dû sauter dans un taxi pour continuer à tourner. Nuria et moi, on avait pas mal les boules à cause de ce qui s'était passé. Un gars s'était tué et nous, on a décidé de changer de moyen de transport. Ne vraiment rien signifier pour personne, quelle déprime. Quels connards, ceux qui continuent leur vie une fois que tu as crevé. Savoir que la vie continue comme si de rien n'était après ta mort, c'est ce qui va être le plus dur à avaler, mon salaud.

On ne met pas des vies au monde, on met des esclaves au monde. Tu as toujours été victime des autres, alors tu mets des enfants au monde pour voir si tu as plus de chance avec eux.

Les statistiques sont claires : en général, on procrée entre vingt et vingt-quatre ans. Jusqu'à cet âge, tu as toujours été victime de patrons, de maîtres d'école et de professeurs et tes premières expériences de responsabilité ont généralement été des échecs.

C'est pour ça qu'on baise et qu'on fait naître des esclaves. Par honte, par vengeance, par rancœur et par une nécessité primaire d'affirmation de soi : si tu domines un enfant, tu te sens important, bordel.

Je persiste à dire que le plus pratique est d'avoir chez soi un animal de compagnie.

Voilà pourquoi je me sens bien, j'ai confiance en présence de ceux qui ont des animaux domestiques chez eux. Par contre, je me méfie des mères et des pères.

Ces enfoirés mettent des esclaves au monde et ils passent la moitié de leur vie à répéter : « Tout ce que je veux, c'est que ma fille soit une personne indépendante. »

– Mon chien, je l'aime comme un chien, pas comme une personne. Je ne sais pas si je l'aime plus ou moins qu'une personne mais je l'aime comme un chien et pas comme on aime une personne. Je veux que ça soit clair. Je ne suis pas taré.

– Mais tu l'aimes plus ou moins qu'une personne ?

Bien sûr, les malheurs ne sont pas comparables, car la souffrance ne peut pas circuler d'un être humain à l'autre. Tu souffres plus si tu t'entailles un doigt dans ta cuisine en coupant des oignons que si tu regardes une photo d'Hiroshima.

Des parcs avec des animaux... Ça veut dire qu'il y a deux ou trois gardiens d'animaux, et deux ou trois responsables de la surveillance des animaux, et deux ou trois personnes chargées de nourrir les animaux, et une ou deux maisons qui fournissent des croquettes pour les animaux, et un ou deux vétérinaires qui ont fait des études pour s'occuper de la santé des animaux...

Tout ça dans un parc rempli d'animaux.

Ça me fout les boules car ce sont des personnes, quand même, qui travaillent pour les animaux. Les employés des parcs, des zoos devraient écrire des romans... des romans humiliants et tortueux... comme ceux de Dostoïevski...

Parce qu'il est dur d'admettre, quand on est une personne, qu'on va bosser toute sa vie pour les animaux.

Et pour préserver, éloigner, maintenir les animaux bien à l'écart des gens.

On envoie les bêtes vivantes dans les parcs et dans les zoos, on installe des barrières, on leur apporte à manger, on les empêche de sortir se trouver à manger par leurs propres moyens.

On abrutit un gorille en le mettant là-dedans.

Et on abrutit les parents qui emmènent leurs enfants découvrir les gorilles dans un putain de zoo de merde qui distord à 400 % l'image réelle du gorille. Si c'est pour avoir ça, autant ne rien avoir. La cage vide avec la photo d'un singe en couleurs.

Les animaux sont disséqués vivants.

Pour ça, on avait déjà les dessins animés, bordel ! Rien que des animaux : Donald le canard, Charlie le coq, Pluto le chien, le Coyote...